

**Matière : Littérature-Monde**

**Niveau : master LC-02**

**Semestre : 01**

**TD :05**

**Auteur : Ernest Hemingway (1899-1961): Le Vieil Homme et la mer**

**Catégorie : littérature américaine**

Dans *Le Vieil Homme et la Mer*, mais aussi dans toute l'œuvre de Hemingway, on ressent une note profonde de malaise et d'instabilité. Ce sentiment se retrouve chez d'autres auteurs de la même période, comme Francis Scott Fitzgerald (romancier américain, 1896-1940) ou John Steinbeck (romancier américain, 1902-1968). Ce n'est pas un hasard : ils appartiennent tous à cette même génération affolée et désespérée : la Génération perdue. Leurs points communs leur ont permis de donner naissance à un courant littéraire américain qui perdurera durant l'entre-deux-guerres ; après la Première Guerre mondiale (1914-1918), qui a détruit toutes les valeurs morales et sociales du XIX<sup>e</sup> siècle, et avant la Seconde Guerre mondiale (1939-1945), dont la menace devient de plus en plus réelle pour les citoyens.

Ce terme de « Génération perdue » (*Lost Generation*) a pour origine une remarque qu'aurait faite Gertrude Stein (femme de lettres américaine, 1874-1946) à Hemingway : « Vous êtes tous une génération perdue ». Cette phrase l'a profondément marqué ; il en fera l'épigraphe de son premier roman *Le soleil se lève aussi*. Stein décrivait par ces termes une génération marquée par la désillusion générale causée par le massacre de la guerre. Les jeunes gens en faisant partie remettent en question les anciennes valeurs de gloire, de patrie, et d'honneur, auxquelles ils croyaient. La perte

sous-entendue dans le terme « Génération perdue » est celle des repères de ces jeunes revenus désenchantés de la guerre.

Chez de nombreux auteurs de cette période, et surtout chez Hemingway, la littérature regorge de personnages solitaires, qui connaissent les échecs malgré leur bravoure. On retrouve précisément cela dans *Le Vieil Homme et la Mer* : de nombreux requins attendent que l'homme obtienne ce dont il rêve avant de le lui retirer. Dans cette littérature, l'homme ne triomphe jamais tout à fait ; la victoire est toujours contrebalancée par l'échec, tout comme la capture de l'espadon se solde par l'attaque des requins. Pourtant, la conclusion du roman n'est pas totalement pessimiste : il s'achève sur une note d'espoir, puisque son héros, malgré sa défaite, gagne une victoire physique mais aussi morale sur lui-même.

*Le Vieil Homme et la Mer* montre en effet le développement de la pensée d'Hemingway à sa maturité : moins mélancolique que ses précédents livres, le roman est empreint d'une philosophie stoïque. Hemingway, apaisé, plus sage, semble y prendre du recul, en observant une réalité certes sombre, mais ponctuée de petites victoires. Malgré la perte de ses idéaux de gloire, d'honneur ou de patrie, pour Hemingway, la vie a été finalement plus forte : il est parvenu, d'une certaine façon, à redonner un sens à l'aventure humaine à travers son œuvre, qui va du scepticisme désespéré de ses premiers romans au stoïcisme de la maturité avec ce récit.

## **LE SAVIEZ-VOUS ?**

Le stoïcisme est un courant philosophique de l'Antiquité selon lequel l'homme doit accepter la fatalité sans se plaindre, et se dépasser en se rendant maître de soi sans redouter la mort.

## **Le béhaviorisme**

Ernest Hemingway est un écrivain influencé par le béhaviorisme, une théorie psychologique fondée sur l'observation objective des comportements. Elle a été développée au début du xx<sup>e</sup> siècle aux États-Unis par le psychologue John Broadus Watson (1878-1958). Pour les béhavioristes, l'analyse psychologique d'un individu se fait non pas à travers son intériorité et ses sentiments, mais à travers tout ce qui constitue son extériorité, son attitude. Il s'agit d'une psychologie du comportement. En littérature, on privilégie donc, pour développer un personnage, la description de ses actes plutôt que de ses émotions.

Dans l'ouvrage étudié, l'auteur décrit longuement les actions de ses personnages. Manolin, par exemple, est essentiellement développé à travers ses actions et ses propos : le lecteur n'a jamais accès à son intériorité, à un point de vue interne pouvant éclairer ses sentiments. L'extrait ci-dessous, où le jeune garçon retrouve le vieil homme qui rentre d'une pêche de trois jours, illustre très bien cette idée :

« Le lendemain matin, le gamin entrouvrit la porte et passa

la tête. Le vieux dormait toujours. Le temps était trop mauvais pour que les bateaux puissent sortir ; aussi le gamin avait-il dormi tard. Comme les matins précédents, il était venu. D'abord, il s'assura que le vieux respirait. Ensuite il vit les mains et pleura. Sans bruit il sortit et courut chercher du café. Il pleurait en dévalant la côte. » (édition Gallimard, p. 143)

Il n'est pas dit ce que pense ou même ce que ressent Manolin à la vue du vieux pêcheur. Pourtant, ce passage est chargé d'émotions. Le lecteur comprend toute l'affection que le garçon porte au vieil homme, qui prend soin de lui d'une façon presque maternelle : il est venu tous les matins voir s'il était rentré, il lui apporte du café, etc. Le narrateur ne dit pas explicitement que Manolin est triste en voyant les blessures de Santiago, mais la description de ses pleurs en dit bien plus. Le narrateur ne décrit donc pas une émotion, mais rend compte du geste qui la symbolise (c'est grâce aux larmes de Manolin que l'on comprend qu'il est triste ; grâce à son attitude dévouée que l'on saisit l'amour quasiment filial qui unit les deux personnages).

Mais dans *Le Vieil Homme et la Mer*, comme dans certaines nouvelles de l'auteur telles qu'*Un soldat chez lui* (1925), le narrateur livre aussi l'intériorité du personnage principal par le biais du monologue intérieur, ainsi que du monologue à haute voix. Ainsi, les descriptions objectives alternent avec le point de vue interne du pêcheur et rythment le roman :

« Il considéra le firmament, où de blancs cumulus, pareils à de savoureux et gigantesques gâteaux à la crème, s'étagaient. Plus haut, les fines plumes de cirrus caressaient le

ciel de septembre.

– Légère brisa, dit-il. Ce temps-là est meilleur pour moi que pour toi, poisson. » (*ibid.*, p. 70)

La description s'allie aux monologues pour décrire le paysage et le temps. Cela permet de découvrir l'aspect contemplatif du pêcheur, qui aime regarder le ciel, mais cela ne dure pas longtemps. Santiago, concentré sur sa tâche, pense très vite à l'avantage que le temps lui donne sur le poisson.

En effet, même si le lecteur a accès aux pensées du vieux pêcheur, celles-ci sont toujours tournées vers la situation présente. Le vieil homme est toujours dans l'action, ou dans l'anticipation de ce qu'il adviendra. Ses monologues intérieurs sont, pour la plupart, semblables à celui-ci : « Quand il fera jour, pensa-t-il, je tâcherai d'aller jusqu'à la ligne de quarante toises ; je la couperai et j'ajouterai les lignes de secours aux autres » (*ibid.*, p. 58). Le monologue ne sert jamais à l'introspection : Santiago ne livre jamais ses émotions ou sentiments. Si, parfois, une pensée mélancolique lui échappe, il se reprend très vite : « On devrait jamais rester seul quand on est vieux, pensa-t-il. Mais c'est inévitable. Surtout que j'oublie pas de manger le thon avant qu'il se gâte ! » (*ibid.*, p. 54) Le monologue intérieur n'est jamais le prétexte d'une introspection ou d'une analyse de soi. Au contraire, les réflexions du vieil homme sont sommaires ; elles restent à la surface. Même avec le point de vue interne, Hemingway s'interdit d'aller plus en profondeur dans la conscience de Santiago.

Les monologues intérieurs et à haute voix servent, au contraire, à décrire le comportement du vieil homme, et

donc à laisser des indices au lecteur sur sa personnalité. Santiago est un pêcheur expérimenté, passionné et déterminé. Toutes ses pensées sont tournées vers ses actions car la pêche est tout ce qu'il a dans la vie. L'accumulation des monologues à haute voix accentue aussi sa solitude : il n'y a personne pour lui répondre.

Hemingway utilise donc le point de vue interne pour renforcer le béhaviorisme de son roman. Pour l'auteur, la vie intérieure d'un homme réside dans son appréhension du monde. Il y a, dans les silences du vieux pêcheur, bien plus de profondeur que dans ses dialogues (souvent courts et banals) avec Manolin.

### **La victoire dans la défaite**

Dans l'œuvre étudiée, la victoire de Santiago, qui a réussi à ferrer l'espadon, semble se solder par un échec puisque les requins dévorent le poisson, anéantissant de la sorte tous ses efforts. Quand il ramène au port le squelette, le pêcheur éprouve un sentiment de défaite. Il revient bredouille pour la 85<sup>e</sup> fois. Pourtant, à la fin du roman, cette situation est tournée d'une manière positive lorsque Manolin fait remarquer au vieil homme qu'il a été plus fort que le poisson.

En effet, même s'il n'a pas triomphé des requins, le vieil homme a lutté vaillamment pendant trois jours pour capturer l'espadon, et n'a pas abandonné malgré ses blessures. Selon lui, « l'homme ne doit jamais s'avouer vaincu [...]. Un homme, ça peut être détruit, mais pas vaincu » (*ibid.*, p. 145). En effet, c'est en se surpassant que Santiago a triomphé du gigantesque poisson. Malgré son âge, ses blessures, la